**Zeitschrift:** Études de Lettres : revue de la Faculté des lettres de l'Université de Lausanne

**Herausgeber:** Université de Lausanne, Faculté des lettres

**Band:** 27 (1957)

**Heft:** 2

**Artikel:** Les théories dramatiques de Corneille, Racine et Voltaire

**Autor:** Rod, Edouard

**DOI:** https://doi.org/10.5169/seals-869901

**Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

**Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

**Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

**Download PDF:** 03.07.2025

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch**

# LES THÉORIES DRAMATIQUES DE CORNEILLE, RACINE ET VOLTAIRE

Concours N° 34

présenté à l'Académie de Lausanne par Ed. Rod, stud. litt.

*Il existe à la Bibliothèque cantonale et universitaire, sous la cote M 3514 kk, un cahier d'écolier à couverture violette cirée, qui contient sans doute les toutes premières pages de critique littéraire d'Edouard Rod. Le futur romancier de* Michel Tessier *n'est pour le moment qu'un jeune homme de dix-huit ans, qui vient de passer du Gymnase à la Faculté des Lettres de l'Ancienne Académie. Les cours qu'il a suivis n'ont porté jusqu'alors que sur une partie du XVI^e^ siècle : de son propre aveu, il connaît à peine les Classiques ; peut-être est-ce ce sujet de concours qui les lui fait découvrir et aimer. Ce sujet, d'où vient-il ? A-t-il été proposé officiellement ? L'étudiant l'a-t-il conçu lui-même ? Nous ne pouvons le savoir. Les archives ont leurs caprices : sur les années antérieures ou postérieures à 1875, elles vous diront tout ce que vous voudrez. Mais sur cette année 1875, qui est précisément celle du concours de Rod — une allusion à une pièce de Bornier permet de l'établir —, rien. Quel fut le jury chargé d'apprécier cette étude ? Quel fut son verdict ? Il faut se résigner à l'ignorance, en se rappelant toutefois que c'est en 1875 que Georges Renard est nommé professeur de littérature française à l'Ancienne Académie.*

*Le jeune critique sollicite dans son introduction l'indulgence du lecteur. N'en soyons pas ménagers. N'attendons de ces pages ni une acuité exceptionnelle, ni une élégance ou une sûreté particulières de l'expression. Le sujet lui-même est à peine traité ; les développements biographiques tiennent une place excessive, les œuvres sont considérées moins dans leurs principes et dans leur construction que dans leurs données psychologiques et morales, la comparaison est à peine sous-jacente. Cependant quelques-unes de ces pages peuvent intéresser par le tempérament impétueux qui s'y manifeste, peu indulgent pour la rigueur cornélienne, scandalisé par les accommodements de*

*Racine, intraitable avec les zoïles de Voltaire. Peut-être valent-elles davantage encore comme témoignage sur les goûts et les tendances littéraires d'un étudiant aux alentours de 1875 : le Romantisme s'éloigne, les exigences du Naturalisme se laissent deviner, sans exclure les aspirations idéalistes qui seront celles du Symbolisme. Taine est le Sartre de cette génération. Rod lui rend hommage à la fin de son étude, lui attribuant explicitement « la conception de l'idéal que s'est formé notre siècle » (p. 128). Il lui doit aussi ses égarements ! C'est la théorie des milieux qui l'amène à donner presque autant d'importance, dans les trois parties de son concours, aux circonstances historiques et biographiques qu'aux œuvres mêmes (Corneille : 11 et 23 p.; Racine : 17 et 23 p.; Voltaire : 14 et 29 p.). Toutefois, à travers l'influence du maître, une personnalité s'affirme déjà : dans les conclusions de son concours, le jeune Rod annonce l'auteur des* Idées morales du temps présent *et des* Scènes de la vie suisse.

*De cette étude, nous ne donnons que les passages les plus caractéristiques, allégés parfois des citations, comme l'indiquent des crochets.*

G. G.

## CORNEILLE

... Tant qu'il n'y eut que des pygmées sur la scène, on avait laissé le théâtre libre. Dès que le géant apparut, il fallut le lier. « Aristote fut le paravent derrière lequel s'embusquèrent les détracteurs du Cid » [1]. Tous les doctes de l'époque s'armèrent des règles du philosophe, qu'ils restreignirent presque jusqu'à extinction. Il faut les voir pâlir sur la grave question de la purgation des passions ou sur celle des bonnes mœurs dont parle le précepteur d'Alexandre, et il faut lire les recommandations des maîtres de l'art ! [...] Au milieu des critiques de ces gens, le pauvre Corneille n'eut pas le courage de rester attaché à son meilleur guide, à son bon sens, et il céda : c'est la tache de son époque, de l'avoir forcé à reculer.

Lorsqu'il écrivit *Mélite*, il ne connaissait pas les règles. Son bon sens l'aida à ne pas s'écarter du chemin de l'art. Hélas ! depuis lors, il dut se faire tout blanc d'Aristote ! Et combien il regrettera sa liberté ! Il se faisait une large idée du poème dramatique ; plein de respect pour son art, il aurait voulu l'élever. Et, quand il avait réussi, un envieux venait lui dire : « Aristote a dit ceci, n'a pas dit cela : donc, votre œuvre ne vaut rien ! » Et lui, timide, il se taisait ; ce

ne fut que plus tard, alors que son génie avait enfin triomphé de ses adversaires, qu'il osa dire en parlant de ces anciens si respectés : « Nous ne devons pas nous attacher si servilement à leur imitation, que nous n'osions essayer quelque chose de nous-mêmes, quand cela ne renverse point les règles de l'art. »

D'ailleurs son génie ne pouvait pas se plier à tous les sujets. Il lui fallait de nobles figures, et des événements qui lui permissent de les développer. Quand l'histoire ne lui en fournissait pas assez, il en ajoutait. Comme il est à son aise, dans le *Cid* ou dans *Polyeucte*, et comme il lutte vainement dans *Tite* et *Bérénice*, où la carrière manque à son génie. Il ne sait pas peindre des intrigues d'amour, parce qu'il ne s'est pas fait une idée assez large de ce sentiment. [...] Il n'a pas compris un amour qui, comme celui d'Esther, pousserait aux plus nobles sacrifices. Il l'a cru faible, mais sacré lorsqu'il est légitimé par le mariage. Les souffrances et les joies causées par cette passion lui semblent indignes d'occuper tout un public. Ses sujets sont de préférence des intrigues puissantes, comme celle de *Cinna*, où il s'agit de la mort de l'empereur du monde, ou des dévouements sublimes à une idée, comme *Horace* et *Polyeucte*.

On lui a reproché de manquer parfois à la moralité. Quelle injustice ! Sans doute, il a dû peindre quelquefois des scélérats. Mais il ne le faisait pas par plaisir. Il estimait que « les mœurs doivent être vertueuses tant qu'il se peut, en sorte que nous n'exposions point de vicieux ou de criminels sur le théâtre, si le sujet que nous traitons n'en a pas besoin. » [2] Il va sans dire qu'il ne sacrifiera pas un sujet à la morale : il est trop artiste pour cela. Quelquefois même, il représentera le mal triomphant. Mais il n'est « pas besoin que les grands crimes soient punis dans la tragédie, parce que leur peinture inspire assez d'horreur pour en détourner les spectateurs. » [3] Il ne faut pas donner à l'art un but moral. On ne doit pas le rendre laid par la peinture flattée des vices ou des crimes, mais on ne doit pas non plus donner à une tragédie le même but qu'à un sermon. Au prédicateur appartient de corriger les hommes ; au poète, de les intéresser, de les élever, de les sortir un instant d'eux-mêmes et du monde, de leur apprendre à sympathiser avec de grandes douleurs et à pleurer d'admiration devant de nobles sacrifices. « Ce qui est pernicieux, dit Saint-Marc Girardin, c'est d'ériger le mal en bien, c'est d'ôter au vice son horreur et de le rendre aimable et excusable. » [4] Corneille l'a-t-il jamais fait ? Qu'on me montre un homme corrompu par lui, et je condamnerai le théâtre. S'il y a dans la littérature profane une littérature fortifiante, c'est à coup sûr celle de ses chefs-d'œuvre.

On peut retrouver dans ces quatre pièces *(Le Cid, Horace, Cinna, Polyeucte)* les héros qu'affectionnera Corneille. Parfois, ses héros sont d'une grandeur surhumaine, qui, comme l'a fait observer Vinet, tend à devenir inhumaine. Que dire, par exemple, du vieil Horace ? Ce n'est pas le « Qu'il mourût ! » qui peut être blâmé : ces mots si admirés sont l'expression d'une indignation facile à comprendre. Mais plus tard, lorsque Valère lui annonce que le roi le remerciera en personne de son dévouement à la patrie, il répond :

> De tels remercîments ont pour moi trop d'éclat,
> Et je me tiens déjà *trop payé* par les vôtres
> Des services d'un fils, et du sang des deux autres.

Est-ce que jamais un père, romain ou barbare, a pu tenir un langage pareil ?

Et Polyeucte ? Ne pousse-t-il pas l'héroïsme jusqu'à offrir sa femme à son ancien rival, à Sévère ? C'est fort beau : mais un mari qui donnerait un tel coup de poignard dans le cœur d'une honnête femme, pourrait être bon chrétien, mais serait fort peu estimable.

On voit déjà dans ses héros les germes de l'excès de grandeur que Corneille aimera plus tard à reprendre dans ses tragédies. Suivant la remarque profonde de Guizot : « Il chercha dans l'homme ce qui résiste, non ce qui cède, et ne connut ainsi que la moitié de l'homme. »[5] Les contemporains admiraient fort ces types : La Bruyère prétend qu'ils sont « plus grands et plus Romains dans ses vers que dans leur histoire. »[6] Cette assertion est inadmissible pour nous, qui voyons que le poète n'est et ne peut être que l'expression de son époque. — Voici, je crois, la cause de cette opinion des contemporains : Corneille idéalisait ses héros, et leur donnait, comme nous l'avons dit, une seule passion qui absorbait les autres. Or, les hommes qui n'ont qu'un sentiment ou qu'une idée, et qui lui sacrifient tout, ne se trouvent que dans l'imagination des poètes. Les hommes du XVII^e^ siècle, qui ne voyaient pas autour d'eux des fanatiques comme Horace ou Polyeucte, s'empressèrent de les déclarer Romains ou Arméniens véritables : ils ne se dirent pas que ces héros étaient des chimères, résultat d'un travail d'observation très compliqué, ou d'un grand effort d'imagination. — Je crois qu'on pourrait appeler ce procédé de Corneille une double abstraction : il commençait sans doute par choisir son type parmi ceux que l'histoire lui présentait ; ensuite, il éliminait ses défauts et ses qualités, et ne lui laissait que la vertu ou le vice qui devaient faire le fond de son drame.

Cependant à côté de ces figures trop énergiques, se trouvent des créations comme Corneille en a peu faites depuis. C'est Rodrigue, noble de cœur, mais pourtant humain ; esclave de son devoir il semble se résumer tout entier dans ce mot qui n'est guère d'un héros de Corneille :

Je dois à ma maîtresse aussi bien qu'à mon père.

C'est Auguste, avec sa générosité et sa grandeur d'âme. C'est Sévère, dont la vertu est égale à celle de Polyeucte et qui montre un cœur plus sensible.

Quant aux types de femmes, ils sont plus naturels et plus beaux que ceux que Corneille a créés depuis. Comment assez admirer Chimène, la noble maîtresse de Rodrigue, qui, poursuivant la vengeance qu'elle croit de son devoir, pleure en silence, et qui, vaincue dans cette lutte sublime de l'amour contre le cœur, laisse enfin échapper ce cri :

Sors vainqueur d'un combat dont Chimène est le prix !

Mais sa Chimène fut insultée par le brave Scudéry et condamnée par l'Académie : Corneille dut renoncer dès lors à dessiner de semblables figures. Mais il devait encore créer Camille et Pauline, cette dernière déjà un peu trop vertueuse et parlant trop de sa vertu. Quant à Emilie, elle est le prototype de ces furies qu'un ami de Balzac avait la complaisance de trouver adorables. Toute entière à l'idée d'une vengeance qu'elle aurait dû oublier depuis longtemps, elle ne recule devant aucun moyen pour l'atteindre ; et, quoique brûlant du plus beau feu de monde, elle pousse la fureur jusqu'à dire à son amant :

Et si pour me gagner il faut trahir ton maître,
Mille autres à l'envi serviroient cette loi,
S'ils pouvoient m'acquérir au même prix que toi.

...

Corneille n'est pas classique : il n'est que le précurseur du classicisme. Il a épuré le goût de la France, il a mis la tragédie sur son véritable chemin, il a ouvert la voie : mais il n'a pas atteint la perfection. Le goût lui manque souvent. Il ne sait pas toujours choisir ses personnages et ses sujets : il les fait grandioses, mais pas assez vrais : ses héros résistent plus qu'ils ne luttent. Il lui faut un successeur, qui profite de ses travaux, et qui le perfectionne, qui introduise le vrai dans l'art, qui nous montre, non seulement notre force de résistance, mais aussi notre faiblesse.

# RACINE

*E. Rod rappelle d'abord ce que fut la vie de Racine et trace de l'écrivain un portrait sévère, « pour faire ressortir la différence qui existe entre lui et ses œuvres ».*

... Racine est le courtisan habile, spirituel, aimable ; il enfante des chefs-d'œuvre, mais il ne s'absorbe pas dans ses créations. A la cour, nous le verrons toujours attentif à plaire à chacun, toujours disposé à soutenir la conversation la plus insignifiante. S'il se promenait, seul et rêveur, évoquant peut-être ces divins fantômes qu'il devait animer, Monime ou Phèdre, Joad ou Néron, il cessait de les voir dès qu'un courtisan l'abordait, il les abandonnait pour s'entretenir de bagatelles.

Cependant, à son retour d'Uzès, il avait fait la connaissance de deux hommes qui devaient exercer sur lui une immense influence. L'un, le poète philosophe, qui connaissait les moindres replis du cœur humain, devait peut-être lui apprendre à trouver ces mots qui découvrent une âme. L'autre, l'esprit positif et réglé, lui enseigna à faire difficilement des vers faciles, et ce fut peut-être à lui qu'il dut ce style si clair, et pourtant si harmonieux, qui le caractérise. Auquel fut-il le plus redevable ? Il conserva toute sa vie une véritable affection pour Boileau qui, en retour, réussit à graver dans son cœur sec le nom de Racine. — Tout le monde connaît son ingratitude envers Molière.

... Racine n'est pas l'homme parfait, tel qu'a essayé de nous le montrer son fils. Ses fautes, ses égarements peuvent s'excuser, mais il faut les reconnaître. Il a donné une grande place à l'amour, dans ses tragédies : il l'a mieux compris, et peut-être aussi mieux senti que Racine *. Je ne parle pas de son mariage : j'y reviendrai plus tard ; mais, malgré les efforts des critiques trop bienveillants, il ne faut plus nier ses relations avec la Champmeslé. Les contemporains en témoignent, et lui-même semble l'avouer, lorsqu'il rappelle à Boileau les bouteilles de Champagne payées au mari de la célèbre actrice, « vous savez par qui ». La froideur avec laquelle il parle de la mort de son ancienne amante ne l'excuse pas : au contraire.

Les chefs-d'œuvre se succédaient, et la cour lui était gagnée. Le vieux Corneille, qui n'était plus l'auteur à la mode, se mourait dans

---

* Lapsus pour Corneille.

l'oubli. Son jeune rival profitait de ces circonstances pour l'attaquer peu noblement. [...]

Il devait, lui aussi, se voir attaqué sans pitié : l'envie agissait continuellement contre lui, et son chef-d'œuvre, *Phèdre,* tomba devant une misérable intrigue. Ce coup fut trop fort pour le poète : son extrême sensibilité lui avait toujours rendu les moindres échecs particulièrement difficiles à supporter. En même temps, la Champmeslé, qui ne lui avait jamais été très fidèle, le trahissait pour M. de Clermont-Tonnerre. Ces deux chagrins l'abattirent : doutant de son génie, doutant des choses d'ici-bas, il se réconcilia avec Port-Royal, se jeta dans le Christianisme, et renonça au théâtre : il avait 38 ans. Le roi qui, grâce aux prédications de Madame de Maintenon, se rapprochait aussi du ciel, s'attacha le poète en qualité d'historiographe et, dès lors, la principale occupation de l'auteur de *Britannicus* fut d'observer les faits et gestes du monarque et d'en transmettre la mémoire à la postérité, avec ses autres chefs-d'œuvre. Louis XIV agissait en protecteur éclairé des lettres !

Racine qui, dans l'ardeur de sa repentance, avait voulu se faire trapiste, s'était décidé à se marier. Le mariage, comme il l'entendit, est en effet une pénitence. Mais laissons parler son fils : « Dès qu'il eut pris la résolution de se marier, l'amour ni l'intérêt n'eurent aucune part à son choix : il ne consulte que la raison pour une *affaire* si sérieuse, et l'envie de s'unir à une personne très vertueuse, *que de sages amis lui proposèrent,* lui fit épouser, le 1er juin 1677, Catherine de Romanet, fille d'un trésorier de France du bureau des finances d'Amiens. » [7] Notez bien que c'est le poète du cœur, l'homme à l'âme ardente, celui que, sous le rapport de la sensibilité, on a essayé de rapprocher de Musset, qui se fait choisir une telle épouse par de sages amis. Son fils l'excuse au moyen du paradoxe suivant : « On peut comprendre qu'un homme, quoique passionné pour les amusements de l'esprit, préfère à une âme enchantée de ces mêmes amusements, et éclairée sur ces matières, une compagne uniquement occupée du ménage, ne lisant de livres que ses livres de piété, ayant d'ailleurs un jugement excellent, et étant de très bon conseil en toute occasion. » N'en déplaise au fils respectueux, on ne le comprend pas. Racine a-t-il chanté son idéal, quand il a créé Monime et Atalide ? A-t-il senti les paroles brûlantes qu'il prête à Phèdre et à Agrippine ? — Ou n'a-t-il écrit que pour écrire, élaboré lentement et soigneusement des tragédies, sans être animé par une étincelle de feu sacré ? Je n'ose le croire ; mais il faut convenir que la chute est grande de Monime à Mlle de Romanet : pour garder ses illusions, il ne faut pas suivre les poètes chez eux.

Nous aurions rêvé pour épouse à Racine une compagne, non une cuisinière qui ne sut jamais le titre des ouvrages de son mari. On dit qu'il aima beaucoup sa femme et qu'il se plut dans sa famille. Le poète avait assez d'imagination pour ne s'ennuyer nulle part, et assez de conscience pour remplir un devoir qu'il s'était créé. Mais qu'il aima sa femme ? Voulez-vous savoir quelles sont les effusions de son cœur quand il lui écrit ? — Ecoutez :

« Les garçons de M. Roche m'ont piqué mon petit cheval en deux endroits en le ferrant ; dont je suis fort en colère contre eux et avec raison. Heureusement, M. de C. mène avec lui son maréchal, qui en a pris soin, et on m'assure que ce ne sera rien.

» Nous allons demain au Quesnoy, où nous laisserons les dames au camp près de Mons. L'herbe est bien courte, et je crois que les chevaux ne trouveront pas beaucoup de fourrage. Le bled est fort renchéri. Votre fermier sera riche, et devroit bien vous donner de l'argent, puisque vous ne l'avez point pressé de vendre son bled lorsqu'il étoit à bon marché. »

Quelles délices de pouvoir confier à un cœur qui vous comprend des sentiments aussi nobles et des choses aussi importantes ! Il semble qu'on voit le poète se creuser la tête pour trouver quelque détail qui puisse intéresser sa ménagère, et celle-ci se pâmer d'admiration au reçu de l'épître de son mari. D'ailleurs, Racine fut le modèle des époux et des pères ; il se consacra tout entier à l'éducation de ses fils, qui lui vouèrent une profonde affection.

## VOLTAIRE

*Les passages les plus intéressants nous paraissent être ceux dans lesquels Rod entreprend la défense de Voltaire contre ses détracteurs: « Bien des gens regardent Voltaire comme un athée sans cœur, ou comme un envieux et un ingrat. » De ceux qui allèguent* la Pucelle, *des jugements parfois injustes, et la conduite de l'écrivain envers Frédéric, Rod déclare :*

Qu'on ne s'avise pas de leur montrer les passages de notre auteur qui les contredisent, ils répondront : « Il n'était pas sincère ! » C'était sans doute pour son plaisir qu'il se faisait railler par ses amis en défendant l'existence de Dieu ? qu'il se faisait emprisonner ou exiler pour des écrits audacieux ? Ce n'était pas par générosité qu'il accueillait la nièce de Corneille ? qu'il faisait distribuer du blé à vil prix

en temps de disette ? « Il avait sans doute un mobile secret », répondront nos critiques éclairés. — Lequel ? — « Nous ne savons : il se cacha toute sa vie, il ne fit jamais rien ouvertement. » — Après un argument aussi décisif, la discussion est terminée. Taisons-nous sagement : on ne peut forcer un aveugle à admirer un beau paysage, ni un sourd à jouir d'une symphonie. Il faut laisser faire le temps : peut-être qu'un jour le philosophe de Ferney sera suffisamment justifié aux yeux de tous, pour que l'on puisse admirer les nobles faces de son caractère sans entendre des réponses comme celles que je viens de citer.

*Et, en achevant la biographie de son héros, Rod de s'écrier :*

Repose en paix, courageux lutteur ! S'il est vrai que la calomnie et les intrigues qui t'ont poursuivi pendant ta vie agiront encore après ta mort, le temps viendra où la postérité te rendra la justice qui t'est due ; et nul ne pourra te refuser son admiration, quand on aura vu le résultat de tes travaux : à l'œuvre on connaît l'ouvrier !

## QUELQUES CONSIDÉRATIONS SUR LE SYSTÈME CLASSIQUE

*Dans cette partie qui sert de conclusion, Rod fait part de ses vues personnelles sur quelques points de l'esthétique classique. C'est ainsi qu'à propos de la séparation des genres, il condamne les excès de Hugo qui « amène souvent le comique par principe,* par romantisme, *et cela bon gré mal gré ». De même, il hésite entre la recherche de « la beauté calme et sereine » et celle de « l'émotion ».*

Devons-nous nous étonner que l'expression ait changé ? Au siècle de Louis XIV, elle ne pouvait être que calme et majestueuse. De nos jours, elle doit rendre nos agitations, nos luttes, nos recherches : elle est fébrile et nerveuse. Notre idéal est bien vague, bien difficile à déterminer. Qui pourrait dire où nous marchons ?

*Le principe de l'imitation de l'antiquité est l'occasion d'une profession de foi littéraire ?*

Il y a encore entre les deux littératures (antique et moderne) une profonde différence, que nos classiques n'ont guère cherché à faire disparaître : il existait une vive sympathie entre le théâtre grec et le public : la littérature dramatique était populaire. Au XVII^e siècle, au contraire, elle est toute aristocratique. Eh bien ! c'est là son défaut. Une littérature doit s'adresser à tous, trouver un écho dans tous les cœurs. C'est pourquoi, n'en déplaise à La Harpe, les Sophocle, les Eschyle, les Euripide seront toujours supérieurs aux Corneille, aux Racine, aux Voltaire, qui n'ont su s'adresser qu'à leur classe. La cause de cette différence est facile à saisir : les poèmes grecs choisissaient pour sujets de leurs poèmes des légendes que chacun connaissait, qu'ils puisaient dans la religion de tous ou dans l'histoire nationale ; tandis que les poètes français traitaient des sujets qui n'étaient connus que des gens cultivés. Ce ne fut que longtemps plus tard que l'art classique se permit de s'attaquer aux sujets nationaux. Voltaire l'avait vainement essayé dans son *Adélaïde*. Ponsard fut plus heureux avec *Agnès de Méranie* *. Enfin, M. le vicomte H. de Bornier vient d'obtenir un grand succès avec son admirable tragédie : *la Fille de Roland* **, jouée au Théâtre français au mois d'avril dernier. Si le génie classique s'était mis au service de semblables sujets, il se serait sans doute élevé plus haut qu'il n'est jamais parvenu.

*A propos de la vérité dans la peinture des caractères, enfin, Rod s'efforce de concilier, en s'appuyant sur Taine, réalisme et idéalisme :*

Nous voulons le réel dans toute sa vérité, mais, à côté de lui, nous demandons l'idéal réalisé : peu nous importe qu'il soit possible ou non, pourvu qu'il cache une véritable beauté morale. Si on nous l'offre, nous nous y attachons avec ardeur, nous nous oublions comme dans un beau rêve, qui dure peu, mais dont le souvenir nous poursuit longtemps. Non, ne me dites pas que l'idéal n'est qu'un côté de la réalité. C'est quelque chose de plus, qui peut ne pas exister, mais en quoi nous avons foi. [...] (Les classiques) demandaient le réel idéalisé. Nous préférons le réel tel qu'il est (François I^er), mais, à côté, l'idéal réalisé (Blanche) ***.

---

* 1847.

** 1875. — En fait, la pièce a été jouée le 15 février. C'est cette allusion qui nous a permis de dater le concours.

*** Dans *Le Roi s'amuse*.

*Et Rod termine son mémoire en annonçant un nouveau classicisme :*

Tout fait présumer que nous marchons vers une époque classique, car notre siècle présente des analogies frappantes avec le XVI^e^. Quand les diverses influences qui ont bouleversé notre littérature se seront conciliées, quand, après notre ère de lutte, viendra une période plus calme, alors peut-être l'art se verra rétabli sur la scène, et la nouvelle époque littéraire sera saluée par les générations futures avec autant de respect que nous en mettons à nous incliner devant le XVII^e^.

## NOTES

[1] Paul Albert : *La littérature française au XVII^e^ siècle.*
[2] Corneille : *Premier discours sur le poème dramatique.*
[3] Id. : *Examen de « la Place royale ».*
[4] Saint-Marc Girardin : *Cours de littérature dramatique.*
[5] Guizot : *Corneille et son temps.*
[6] La Bruyère : *Des jugements.*
[7] Louis Racine : *Mémoires sur la vie de son père.*